

MILANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 6 MARS 1846.

No. 9

PERSÉCUTION SUSCITÉE AUX RELIGIEUSES DE SAINT BASILE,

La révérende mère raconte ensuite les traitements qu'on faisait subir aux religieuses, et les travaux auxquels on les employait :

« Avant six heures du matin, il nous fallait balayer toute la maison, la chauffer, préparer le bois, le porter, tirer de l'eau, la distribuer et rétablir l'ordre et la propreté après les orgies de la veille.

A six heures, on nous conduisait aux travaux forcés, qui variaient selon la saison. D'abord on nous fit tailler des pierres et les transporter dans des brouettes auxquelles on nous enchainait. Depuis midi jusqu'à une heure de repos : depuis une heure jusqu'à la nuit, travaux forcés ; après quoi on nous employait, soit dans la cuisine, soit aux soins des bestiaux, soit à préparer le bois et l'eau pour le lendemain. Les Czernice cherchaient tous les moyens de nous rendre ces services plus difficiles et plus pénibles : elles s'abandonnaient à exprès la cuisine et la maison, versaient par terre l'eau que nous apportions, et à tout moment elles nous grondaient et nous frappaient impitoyablement.

Les travaux de la journée terminés, on nous enfermait dans notre prison sans ôter nos fers. Dans cette prison, il n'y avait pour tout ameublement qu'un peu de paille pour nous servir de lit ; mais l'ornement de notre demeure, la douceur de nos cœurs la force de nos âmes, c'était notre cher crucifix apporté de Minsk ; c'était notre église, notre autel, notre Maître, notre Père, notre Tout ! A ses pieds nous passions, les nuits à veiller et à prier. Nous commencions par les prières et par les exercices de notre règle, que nous n'avions pas eu le loisir de faire pendant le jour ; nous prenions à peine deux heures de sommeil : tel fut notre régime durant les sept années de notre martyre. Nous commencions toujours nos prières en nous prosternant la face contre terre, pour demander à Dieu la conversion de l'empereur Nicolas.

La nourriture qu'on nous accordait était si misérable que souvent la faim nous forçait à nous nourrir de l'herbe des champs pendant l'été et à partager la nourriture des vaches et des cochons pendant l'hiver, malgré les coups et les menaces des Czernice, qui nous disaient brutalement : « Vous ne mériteriez pas la nourriture de nos cochons. »

En hiver, malgré les rigueurs excessives du froid dans ce pays, on nous refusait le chauffage ; nos membres étaient souvent gelés et nos plaies en devenaient plus sensibles.

Au bout de deux mois environ (1838) commença le supplice de la flagellation, qu'on nous faisait subir deux fois par semaine ; l'ordre de Siemaszko portait trente coups de verges, mais Michalewicz en ajoutait vingt de son propre chef.

Il y avait des semaines où la flagellation ne devait point avoir lieu ; mais bientôt, à l'instigation de Michalewicz, Siemaszko ordonna que ce supplice devint plus fréquent, pour nous punir de notre fidélité à la sainte Eglise.

Dans chaque circonstance je me faisais présenter les décrets de Siemaszko, et je les lisais à haute voix pour les faire connaître à toutes mes sœurs.

Nous nous préparions à la flagellation en méditant sur celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; sa Passion était notre force, notre soutien, notre consolation et notre remède, dans tous les genres de martyres dont on éprouva par la suite notre fidélité et notre constance.

On nous flagellait dans la cour, sous une espèce de hangar découvert de tous côtés, en présence de Michalewicz, des Czernice, des popes, des diacres, des chantres, des enfants, et de tout ce qui vivait et blasphémait dans cette maison consacrée à la retraite et à la piété des épouses de Jésus-Christ.

Après la lecture du décret, j'allais la première me prosterner pour recevoir les coups ; il ne fallait point nous tenir ; la croix de Jésus-Christ nous tenait assez pour empêcher de remuer sous ces coups qui meurtrissaient les corps. Pendant tout le temps que durait ce supplice, il nous semblait voir Notre-Seigneur flagellé, et cette vue nous était tout sentiment de douleur. Nous n'en avions qu'une seule, c'était celle de nous voir flageller toutes nues !... Mais cette douleur, nous l'unissions aux douleurs de Notre-Seigneur.

« O Jésus, sauvez mon âme pour votre croix et votre Passion ! » C'était le seul gémissement qu'on entendait à chacun des coups qui venait déchirer de plus en plus nos corps meurtris. Et, pour aggraver ce supplice, on avait la cruauté de nous forcer à voir la flagellation de chacune d'entre

nous, tandis que les Czernice se réjouissaient, blasphémaient, frappaient des mains, à la vue de notre sang qui ruisselait.

La flagellation terminée, nous entendions le *Te Deum*, et nos bourreaux nous ramenaient aux travaux forcés, sans nous donner un instant de repos. La trace de nos pas était marquée par notre sang, et souvent nous apercevions sur notre corps des lambeaux de chair déchirée par les verges. Lorsque les plus faibles tombaient épuisées de fatigue, on les forçait à se relever à coups de bâton. Ce fut après une semblable flagellation qu'une de nos sœurs, Colombe Gorska, tomba évanouie en allant aux travaux. Michalewicz la fit revenir à elle en la frappant rudement : elle se traîna jusqu'à sa brouette, la chargea encore ; mais, au premier effort qu'elle fit pour la conduire, elle expira.

Baptiste Downer fut brûlée vive dans un grand poêle où les Czernice l'enfermèrent, après l'avoir envoyée pour allumer le feu.

Népomucène Grotkowska mourut d'un coup terrible dont l'igumena des Czernice (c'est-à-dire leur abbesse) lui fendit la tête en la frappant d'une bûche, et cela pour avoir osé se servir d'un couteau pour gratter une tache de goudron sur le plancher, n'ayant pu l'enlever autrement.

Bientôt après, de nouvelles flagellations terminèrent le martyre de deux autres de nos sœurs, Suzanne Rypinska et Colette Sielawa ; cette dernière mourut le jour même du supplice, à la suite d'une scène que je vais raconter.

Nous étions tourmentées par la faim ; mais, de temps à autre, Dieu nous nourrissait, en inspirant à de pauvres gens de nous jeter les restes de leur pain. La sœur Colette, s'en étant aperçue ce jour-là, s'avança pour recueillir cette aumône ; mais une czernice l'ayant vue, se jeta sur elle avec son bâton (car ces malheureuses ne se séparaient jamais de leur bâton, qu'elles portaient toujours en guise de sabre à leur côté, et dont elles nous frappaient en toutes rencontres). Après l'avoir assommée, elle lui donna des soufflets, lui déchira les joues, la saisit par les cheveux, et la jeta si violemment contre une pièce de bois qu'elle en eut une côte brisée. La bonne Sœur n'opposa aucune résistance, car nous n'en faisons jamais, et la nuit même elle expira sur mes genoux.

A tous ces supplices, on ajoutait souvent la prison ; « Nous passâmes dans cette nouvelle prison des moments fort heureux, je dirai même fort gais. Notre prière était continuelle, et nous improvisâmes un cantique qui fut notre délassement et notre consolation.

« Mon Dieu, c'est par ta volonté que nous portons ces fers ; agrée nos souffrances et soutiens-nous toujours.

« Chassées de ta maison, où le travail nous fut si doux, vers qui porterons-nous nos plaintes contre les crimes de ces traîtres ?

« Mon Dieu, en vrai bienfaiteur, ah ! change en joie notre tristesse ; éloigne le schisme de notre patrie : c'est la notre unique prière.

« Souffrons, esclaves du Seigneur ! Ah ! si nous combattons pour lui, un jour il tarira nos larmes, en faisant triompher la foi.

« Alors nous briserons, nous chaînes, nous franchirons toute barrière. Que ta volonté soit bénie ; tu nous couronneras au ciel. »

Le séjour de Vitebsk dura deux ans. A Polock, les supplices augmentèrent. Nous ne pouvons tout dire, mais voici un fait qui prouve la complicité de l'Empereur :

« Siemaszko arriva en automne 1841, un an après notre translation à Polock. Il nous salua par ces paroles : « Comment allez-vous ? » Ensuite il témoigna son contentement de ce que, terrassées par la colère de Dieu, qui s'était manifestée sur nous, disait-il, nous renoncions à notre ancien entêtement ; et étions prêtes à accepter les bénéfices de la religion orthodoxe. Je répondis : « Qui t'a prié de venir nous tenter encore ?

— Toi-même.
— Comment, moi ?
— Si ce n'est toi, ce sont donc tes sœurs qui l'ont demandé ?
— Lesquelles ?

A ces mots, toutes mes sœurs poussèrent un cri d'indignation, et moi, me tournant vers Siemaszko, je lui dis :

« Apostat ! tu veux nous surprendre pharisaïquement ; mais tu n'y réussiras pas, car nous sommes, et Dieu aidant, nous serons toujours prêtes à mourir pour la foi, comme sont mortes nos sœurs.

— Tu oses me parler de la sorte ! Ne sais-tu donc pas à qui tu parles ?
— Oui, je le sais : à un apostat, à un traître à l'Eglise et à Jésus-Christ.